



ateliers
henry dougier

CAM BOD GIENS

Lignes de vie d'un peuple

Éléonore Sok-Halkovich

LES CAMBODGIENS

LIGNES DE VIE D'UN PEUPLE

Éléonore Sok-Halkovich

SOMMAIRE

- p. 9 ■ **Déclaration d'intention**
- p. 11 ■ **Introduction**

CHAPITRE I

LES BLESSURES DE L'HISTOIRE

- p. 18 ■ **« Oublier est un crime, se souvenir est une forme de justice. »**
Entretien avec Chhang Youk, directeur du Centre de documentation du Cambodge
- p. 27 ■ **Anlong Veng, vingt ans après**
Reportage dans le dernier bastion khmer rouge
- p. 34 ■ **« Dieu m'aidera à obtenir la rédemption. »**
Rencontre avec Im Chaem, ancienne cadre khmère rouge
- p. 39 ■ **Tita, fruit sauvage de la « génération perdue »**
Portrait de survie d'un ancien gangster

CHAPITRE II

LE CAMBODGE DE TERRE, D'EAU ET D'ESPRIT

- p. 48 ■ **Aux origines de l'âme khmère**
Entretien avec Ang Choulean, ethnologue
- p. 55 ■ **Esprit, es-tu là ?**
À la rencontre des médiums
- p. 61 ■ **À la poursuite des secrets d'Angkor**
Portrait de Ngin Phalika, chercheuse indépendante et photographe
- p. 66 ■ **La fin des pêches miraculeuses du Tonlé Sap**
Rencontre avec une famille de pêcheurs dans le village flottant de Kampong Luong

CHAPITRE III

PAYSAGES EN TRANSFORMATION

- p. 74 ■ **« Où veut-on aller et comment ? »**
Entretien avec l'économiste et détricoteur d'idées reçues Ou Virak
- p. 81 ■ **De boat people à magnat de l'immobilier**
Portrait du promoteur milliardaire Oknha Sear Rithy
- p. 87 ■ **L'héritière Lucky**
Portrait de Heng Pattika, directrice des opérations de Lucky Supermarket

CHAPITRE IV

UNE SOCIÉTÉ CIVILE ENTRÉE EN RÉSISTANCE

- p. 94 ■ **« Si vous voulez tuer un chien, accusez-le d'avoir la rage. »**
Entretien avec Pung Chhiv Kek
- p. 101 ■ **Hun Sen par lui-même**
Compilation des meilleures citations du Premier ministre
- p. 111 ■ **« *Made in Cambodia* », les petites mains de l'industrie textile sur le fil**
Portrait de Mao Sreymom, ouvrière et syndicaliste
- p. 116 ■ **Une youtubeuse à la rescousse de la nature en péril**
Reportage dans la vallée d'Areng, auprès de Lim Kinsor, activiste de Mother Nature Cambodia

CHAPITRE V

LA CRÉATION COMME NOUVELLE SÈVE

- p. 126 ■ **Les artistes, passeurs de mémoire**
Entretien avec Soko Phay, théoricienne de l'art

- p. 132 ■ **Transmettre la danse à la nouvelle génération et mourir !**
Portrait de l'infatigable danseuse et professeure de danse classique khmère Voan Savay
- p. 137 ■ **Le nouvel âge d'or du cinéma cambodgien**
Plongée dans l'œuvre du réalisateur et producteur Chou Davy
- p. 144 ■ **Dans l'atelier du collectif Romcheik 5**
Rencontre avec quatre jeunes artistes contemporains à Battambang

ANNEXES

- p. 152 ■ Dates clés
- p. 154 ■ Bibliographie
- p. 155 ■ Remerciements

DÉCLARATION D'INTENTION

J'ai découvert le Cambodge à vingt ans, alors que c'est le pays d'origine de mon père. En 1972, il a obtenu le droit d'asile en France, où il a rencontré ma mère, une rapatriée de Tunisie. Il est sino-khmer, elle est française d'origines russe, maltaise et autrichienne. Tandis qu'elle me contait ses souvenirs, mon père restait silencieux. Pendant des années, le Cambodge s'est limité pour moi au *sarong* enroulé autour de ses hanches à la maison, au riz *lok-lak* englouti dans les restaurants du treizième arrondissement de Paris, et aux enveloppes rouges offertes au Nouvel An (une tradition chinoise). Et un jour, j'ai décidé d'aller voir. En khmer, je savais dire « bonjour », « au revoir » et compter jusqu'à vingt. En sortant de l'aéroport de Phnom Penh, l'air moite des tropiques m'a grisée, une émotion physique. J'ai découvert le soleil radical et la mousson diluvienne, Kep l'élégante, Kampot la poivrée, les plages désertes de Sihanoukville, les touffeurs de la jungle du Ratanakiri et le sourire énigmatique sur les citadelles de pierre à Angkor. J'avais à présent des images et des sensations, il manquait des mots. Je suis revenue au Cambodge par deux fois : pour un stage dans le quotidien *The Phnom Penh Post* où je couvrais la scène culturelle, puis pour réaliser des portraits vidéo d'artistes, un projet nommé « Swinging Phnom Penh ». La capitale était alors plongée dans une excitante *movida* qui tranchait avec les habituels clichés médiatiques. Il y avait cette vitalité, cette jeunesse, ces rêves. J'ai décidé de m'y installer en 2015, faisant concorder ma quête personnelle et mon métier. Les rencontres que j'ai faites m'ont permis d'accéder à un pays où le sourire dérobe plus qu'il ne révèle, et dans lequel l'onde de choc de trente ans de conflits vibre encore. Les parcours de vie esquissés ici témoignent d'une nation dans

laquelle la démocratie reste un étendard flottant au gré des vents internationaux, et d'une société où les élans de liberté peuvent coûter cher. Dans le Cambodge de 2019, il existe des personnes courageuses, qui se battent pour leurs idées, avec l'espoir de transformer les mentalités. Elles sont sources de joie et d'inspiration, ce livre leur est dédié. ■

INTRODUCTION

« Royaume des merveilles »

Les tempêtes de l'histoire soufflent depuis longtemps sur un petit royaume, le Cambodge. Une légende raconte que, à l'origine, le pays était recouvert d'eau. Un prince accosta sur l'île de Kok Thlok, et il épousa la fille du seigneur des lieux, le roi des *Nagas*. Pour rendre hommage à son nouveau gendre, le souverain avala toutes les eaux sur une vaste étendue et offrit aux jeunes mariés ce territoire, donnant naissance au Kampuchéa. Les Khmers, du nom de l'ethnie majoritaire du pays, sont nostalgiques de leur passé glorieux : le mythique empire angkorien (IX^e – XIV^e siècle) qui à son apogée s'étendait de la Birmanie à l'ouest, à la Chine au nord-est et à la Malaisie au sud. Ils portent aussi le sentiment du déclin qui s'ensuivit, des siècles marqués par les assauts répétés de leurs puissants voisins du Siam (actuelle Thaïlande) et du Dai Viêt (Viêt Nam), menaçant leur survie. Le pays a depuis connu des ruptures majeures : quatre-vingt-dix ans de protectorat français avant l'indépendance, obtenue sans effusion de sang en 1953 par le jeune roi Norodom Sihanouk. Ce monarque-artiste – haut en couleur – abdiqua pour fonder un parti, le Sangkum Reastr Niyum, « communauté socialiste populaire » (1955-1970). Règne alors une période de relative prospérité, considérée aujourd'hui comme un « âge d'or ». Tout au long de sa vie, « Monseigneur papa » tenta de préserver l'intégrité du pays, ce qui le conduisit à adopter des positions ambiguës, marchant tel un funambule sur le fil des alliances internationales. Déstabilisé par la contagion de la guerre du Viêt Nam sur le territoire cambodgien, suivie d'une campagne massive de bombardements

américains, il fut destitué par le coup d'État du général Lon Nol en 1970 et s'exila en Chine et en Corée du Nord. Il fut contraint de regarder son pays brûler de loin. La république khmère (1970-1975) ne parvint pas à endiguer les frénésies totalitaires, et la capitale, Phnom Penh, tomba le 17 avril 1975 aux mains de ceux que Sihanouk avait nommés les Khmers rouges.

Trois ans, huit mois et vingt jours. C'est la durée de cette utopie collectiviste et autarcique, une *tabula rasa* que même Mao Zedong jugea trop radicale. Pourtant, cette date occulte souvent l'avant et l'après. L'idéologie khmère rouge puise ses racines dans la Révolution française, dans le totalitarisme stalinien, dans le mouvement anticolonial des *Khmers issarak*, ainsi que dans le Grand Bond en avant du timonier chinois. La conscience marxiste-léniniste des leaders communistes – Pol Pot, Ieng Sary, Ieng Thirith, Khieu Samphan – s'est aussi forgée sur les bancs du Quartier latin à Paris... À leur arrivée au pouvoir, ils vidèrent la capitale en trois jours et firent évacuer la population – enfants, vieillards, malades délogés de leurs lits d'hôpital – vers les campagnes, à pied, durant le mois le plus chaud de l'année. La mystérieuse Angkar, « l'Organisation », omnisciente, omnipotente, aux ordres du « Frère n° 1 », Pol Pot, divisa les Cambodgiens entre les « nouveaux peuples », les citadins, considérés comme impurs et impérialistes, et les « anciens peuples », les paysans, pris pour modèles. Les élites – officiers, fonctionnaires, professeurs, médecins, artistes – furent exterminées. Les traditions, les pratiques religieuses et toutes les possessions individuelles furent interdites ; les liens familiaux, brisés. Près de deux millions de personnes, soit près d'un quart de la population, disparurent, victimes de meurtres de masse, de travail forcé, d'épuisement, de maladie, de purges paranoïaques ou de chagrin.

L'invasion de l'armée vietnamienne en janvier 1979 marqua la fin de ces horreurs, mais pas celle des conflits. Les

Khmers rouges retrouvèrent le maquis. Et, de libérateurs, les *bodoïs* vietnamiens devinrent occupants. Beaucoup de survivants se réfugièrent dans des camps le long de la frontière thaïlandaise. Des dizaines de milliers de Cambodgiens se portèrent candidats pour l'exil vers les États-Unis, le Canada, la France ou l'Australie. L'occupation vietnamienne dura une décennie, et vint creuser la détestation viscérale à l'égard des *yuons* (terme souvent péjoratif pour « Vietnamien »). Un jeune leader, Hun Sen, ex-Khmer rouge qui avait déserté pour prendre la tête d'un groupe de rebelles, devenu ministre des Affaires étrangères, puis Premier ministre en 1985, émergea à la tête du gouvernement pro-Hanoï. Mais malgré la découverte des charniers, la Chine et l'ONU continuèrent de soutenir les Khmers rouges pour contrer l'entente du Viêt Nam et de l'URSS. La guerre froide faisait toujours rage... La nation était minée par des conflits armés tandis que le peuple, exsangue, tentait de vivre au jour le jour. Des accords de paix furent signés le 23 octobre 1991, à Paris, mais ils ne furent pas totalement respectés.

L'ère « post-conflit » s'ouvre par l'une des plus ambitieuses missions de maintien de la paix des Nations unies, l'Apronuc. Le pays devint un laboratoire de la communauté internationale, avec une économie dollarisée (le riel cambodgien coexiste avec le dollar américain) et une véritable « industrie de l'humanitaire ». En 1993, pour les premières élections libres, 90 % des inscrits vinrent déposer fébrilement leur bulletin dans l'urne, avec l'espoir d'une nouvelle ère démocratique, mais leurs voix furent confisquées. Le Funcinpec, parti royaliste du fils de Sihanouk, Norodom Ranariddh, l'emporta, mais dans une pirouette typiquement cambodgienne, Hun Sen agita la menace d'une guerre civile et obtint de devenir « second » Premier ministre. Il mit rapidement son rival sur la touche. Puis, il négocia la reddition des derniers chefs khmers rouges en échange de leur amnistie. Après trente ans de violence, la

guerre était finie. Mais la paix avait un goût amer : au nom de la « réconciliation nationale », d'anciens bourreaux coulaient désormais des jours tranquilles... Une couche de cendres, d'oubli et de silence se déposa sur le pays. Des voix ne tardèrent pas à s'élever pour réclamer la tenue d'un procès international. Hun Sen se résolut à accepter la création d'une cour spéciale, parrainée par l'ONU. À ce jour, son bilan est mitigé : seuls trois prévenus ont été condamnés, et beaucoup se demandent toujours comment cicatriser les plaies sans travail de vérité, de mémoire, de réparation.

Le Cambodge vit une transition majeure. Ce pays de seize millions d'habitants est rapidement passé d'une idéologie communiste à une économie ultralibérale. La stabilité retrouvée a permis une des croissances économiques les plus importantes d'Asie du Sud-Est (autour de 7 % par an), et a entraîné un recul important de la pauvreté. Pourtant, ce succès masque de grandes disparités : entre les villes et les campagnes (où vit 80 % de la population), entre les riches et les pauvres, entre les « connectés » et les exclus. En découvrant cette capitale qui fut jadis ville-fantôme, le visiteur est frappé par le contraste de ses rues où vendeurs ambulants se disputent le bitume avec motos, *tuk-tuks*, charrettes de chiffonniers et grosses cylindrées de luxe, Lexus, Porsche ou Hummer... Les anciennes villas coloniales cèdent leur place au béton, des communautés sont spoliées de leurs habitations par les tractopelles et les grues. Dans ce climat désenchanté, l'argent dicte sa loi, d'où la défiance de la population à l'égard d'institutions souvent partisans et notoirement corrompues. Ces mutations rapides ont aussi remodelé les paysages intérieurs. Des *anekechoun*, « Cambodgiens de la diaspora », font le chemin retour vers leur pays d'origine ou viennent le découvrir pour la seconde génération, redéfinissent les contours de l'identité cambodgienne. Et la société n'est pas exempte de tensions identitaires : le Khmer « pur » étant parfois valorisé au détriment des

Khmers de « l'étranger », des minorités ethniques, des résidents vietnamiens, chinois, ou occidentaux...

Deux tiers des Cambodgiens ont moins de trente ans et ont connu le système « Hun Sen » comme seul horizon politique. Celui qui se compare volontiers au roi paysan Sdech Kan nourrit un certain culte de la personnalité. Ses discours de peur résonnent encore auprès de l'ancienne génération traumatisée, bien moins auprès de la jeunesse, plus ouverte sur le monde, notamment grâce à Internet, et qui cherche à exister. À ce titre, les élections législatives de 2013 ont marqué un tournant. Pour la première fois, un parti d'opposition – le Parti du sauvetage national du Cambodge, connu sous son acronyme anglophone CNRP – a été en mesure de détrôner le Parti du peuple cambodgien, PPC, de Hun Sen. Mais c'était sans compter sur le vieux tigre qui, malgré des accusations de fraudes, a remporté la victoire et, depuis, a retenu la leçon. Son gouvernement écrase maintenant toute graine de contestation. Un an avant le dernier scrutin de 2018, le CNRP a été dissous, et le pays s'est retrouvé sous la tutelle d'une assemblée dirigée par un parti unique. Pourtant, des poches de résistance – activistes, militants des droits humains, féministes, étudiants, moines – poursuivent leur mobilisation même si celle-ci se mène plus discrètement.

Au Cambodge, l'art est le lieu de résilience par excellence. S'il est dur de mettre des mots sur les maux, on peut en dessiner les contours. Des artistes investissent le champ de la mémoire et inventent des langages pour pointer les non-dits. Ils demeurent pourtant toujours soumis au contrôle des autorités, surtout dans les secteurs les plus commerciaux tels que la musique, où les censeurs n'ont pas peur du ridicule : le ministère du Travail a par exemple demandé à ce que des chansons évoquant un « instituteur ivre » ou une « femme de ménage devenue prostituée » soient interdites de diffusion au motif qu'elles écornaient « l'image du pays ». En mai 2019, un morceau du rappeur Dymey, « Cette société », abordant

de manière plus frontale la corruption, les inégalités économiques, les conflits fonciers et les brutalités policières, a subi la censure. La constitution garantit pourtant la liberté d'expression... Subtilement subversifs, les créateurs utilisent toutes les ressources métaphoriques de la culture cambodgienne pour adresser leurs questionnements personnels. En témoigne la performance de Svay Sareth, « Mon boulet ». En 2011, il a traîné derrière lui, comme un bœuf tire une charrue, une boule d'argent de quatre-vingts kilos sur 320 kilomètres, de Siem Reap à Phnom Penh. Quant aux danseuses de New Cambodian Artists, la première troupe de danse contemporaine du Cambodge, elles jouent des codes traditionnels de la belle et docile jeune femme pour affirmer leur liberté artistique au-delà des convenances établies. ■

CHAPITRE I

ES BLESSURES
DE L'HISTOIRE

« DIEU M'AIDERA À OBTENIR LA RÉDEMPTION. »

Sur les routes de terre brune qui fendent les champs, les habitants du village d'O'Angre, dans la province d'Anlong Veng, nous considèrent avec suspicion lorsqu'on s'enquiert du chemin qui mène chez **Im Chaem**. Tout le monde connaît « grand-mère Chaem » : elle a été cheffe de village et de district pour le Parti du peuple cambodgien (PPC), et ses anciens administrés lui vouent toujours respect et affection. Après un panneau indiquant « *Church* », sa maison apparaît au loin : à l'entrée, une monumentale et improbable croix blanche s'élève entre des arbres fruitiers. Son terrain regorge de palmiers, de manguiers, de pommiers cannelle, de longaniers... Devant sa maison sur pilotis, elle est là : petite femme maigre, légèrement voûtée, vêtue d'un *sampot*, jupe longue traditionnelle, décorée de fleurs. Elle nous jauge d'un air inquiet.

Im Chaem, soixante-seize ans, a été mise en examen en 2015 pour « homicides » et « crimes contre l'humanité » au tribunal parrainé par l'ONU. Une décision prise par les co-juges d'instruction internationaux, sans le soutien de leurs collègues cambodgiens. Les charges ont finalement été suspendues en 2017 : Im Chaem n'était pas considérée comme une responsable de premier plan. En effet, seuls les hauts dirigeants sont susceptibles d'être jugés, selon l'accord prévu par cette cour hybride. Après avoir évité les journalistes comme la peste, Im Chaem a accordé une rare interview au *New York Times*, où elle confiait son soulagement et révélait sa récente conversion au christianisme.

Son visage parcheminé évoque celui d'un oiseau apeuré, parcouru de tics nerveux. Ses petits yeux sont délavés, ses pommettes sont hautes, sa large bouche dévoile des dents noircies par le bétel, mais ce sont ses mains qui aimantent le

regard : des mains massives, aux veines saillantes, aux doigts puissants déformés par l'arthrose. Originaire de Takeo, Im Chaem a été secrétaire du district de Preah Netr Preah, dans la province de Banteay Meanchey, de 1977 à 1979. Selon un document du tribunal mis en place par l'ONU, elle a dirigé un camp de travail, supervisé la construction d'un barrage et mené des purges au sein du parti, ce qui aurait entraîné la mort de centaines de milliers de personnes... Chaem tente d'esquiver les questions, et ma traductrice, Sineath, lui glisse que ses parents étaient eux-mêmes Khmers rouges. « Nous ne sommes pas là pour juger mais pour échanger avec vous, la jeune génération veut comprendre... » Chaem se décriste alors, elle consent à nous parler de sa foi, mais nous prévient : inutile de lui poser d'autres questions, elle ne sait rien !

Après avoir pris le maquis en 1979, elle a vécu dans le camp khmer rouge de Pou Noy en Thaïlande. Puis, elle s'est installée dans cette commune en 2002, sur un terrain de deux hectares, octroyé par les autorités. « Lorsque nous sommes redescendus de la montagne, nous étions PPC », résume-t-elle. Depuis, elle mène une vie de simple paysanne. Elle est « douée pour l'agriculture » et possède une vingtaine de vaches et de buffles répartis entre ses deux enfants. Ren, cinquante-trois ans, et son frère Loeung, trente-huit ans, même petit gabarit et pommettes hautes, nous fixent avec une crainte hostile. Un troisième frère, instituteur à l'école du village, est décédé il y a trois ans suite à une maladie mystérieuse, probablement due « aux pesticides ». Loeung est atteint du même mal. Chaem n'en est pas à son premier deuil, elle a déjà perdu cinq enfants au cours de sa vie et fouille dans sa mémoire avant d'égrener sur un ton précis et laconique : « 1974, 1975, 1978, 1982, 1983... »

La conversation est interrompue par l'arrivée d'un homme : costaud, la peau foncée, les sourcils broussailleux. Le quinquagénaire, qui ne tient pas à révéler son nom, vient d'un bourg tout proche, pour célébrer le culte dominical. C'est le

pasteur de cette petite communauté de fidèles, essentiellement la famille et quelques voisins d'Im Chaem. « Quand j'étais enfant, dans ma coopérative khmère rouge, je collectais la bouse de vache. Je sentais tellement mauvais que je n'osais pas aller à l'école », raconte le pasteur, croquant dans du riz grillé *amboh*. À la fin du régime khmer, il s'engage dans l'armée d'État. Son frère, lui, avait rejoint les rangs des fidèles de Pol Pot. Pendant des années, ils n'ont aucune nouvelle l'un de l'autre, mais lorsqu'ils se retrouvent, aucune trace de division. « L'État a diabolisé les Khmers rouges, mais il faut deux mains pour applaudir. » Entre-temps, ce frère a épousé une nièce de Chaem, et lui a rencontré des missionnaires baptistes qui lui ont appris à lire la Bible.

Dans le jardin, sous un toit nu en tôle, l'ancien grenier à riz a été transformé en chapelle. Les murs en bois sont égayés de dizaines de photographies. On y voit des groupes de fidèles, des locaux et quelques Occidentaux, posant devant des églises neuves ou distribuant des tee-shirts à des écoliers, et partout le visage rond et souriant d'un Cambodgien. Il apparaît dans une eau boueuse aux côtés d'une Im Chaem vêtue de blanc, trempée, la mine réjouie. C'est Christopher LaPel, le missionnaire qui a converti puis baptisé la vieille femme en 2017. Chaem dispose des chaises en plastique face à un pupitre et à une croix poussiéreuse où prennent place ses deux enfants, une jeune parente et le pasteur. Une bible à la main, il entame la lecture du premier chapitre de l'Épître de Paul aux Romains du Nouveau Testament : « Je me dois aux Grecs et aux barbares, aux savants et aux ignorants. Ainsi, j'ai un vif désir de vous annoncer aussi l'Évangile, à vous qui êtes à Rome. Car je n'ai point honte de l'Évangile : c'est une puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit... » Chaem, qui a chaussé ses lunettes, suit en remuant les lèvres, avant d'entonner des cantiques d'une voix fluette.

« Avant de croire en Dieu, j'avais beaucoup de tristesse et de colère. Je m'impatientais pour un rien. Si mes petits-enfants n'écoutaient pas, je devenais agressive, je les ignorais pendant des jours », raconte-t-elle après l'office. Chaem dit avoir prié « à la manière des bouddhistes » pendant des années et avoir repoussé plusieurs sollicitations de missionnaires chrétiens. C'est une amie de Pailin qui a commencé à la faire fléchir en lui parlant de cette religion méconnue. Elle établit un lien original avec le bouddhisme : « Dans le *Tripitaka*, le canon du bouddhisme *theravada*, l'arrivée d'un sauveur postérieur à Bouddha est annoncée : cela doit être Jésus », déduit-elle. Et ses comparaisons ne s'arrêtent pas là. « Mon amie m'a montré des documents, et j'ai remarqué que les enseignements de Jésus étaient proches des cinq règles des Khmers rouges : "Lettre O : faire le bien, A : interdit de boire de l'alcool, Ey : interdit de luxure, EA : interdit de jouer de l'argent, AEW : interdit de voler." » Les miliciens étaient avant tout portés par ces valeurs, selon elle. « Nous respectons notre propre culture, nous ne voulions pas que des étrangers contrôlent notre pays. Aujourd'hui, les jeunes générations ne croient plus au communisme, ils n'ont plus de règles, ils ne croient plus en rien. »

37

Im Chaem n'est pas à une contradiction près. Durant près de quatre années, le régime ultra-maoïste s'est employé à modeler un « homme nouveau », purifié de ses oripeaux culturels et religieux. Les bonzes ont été mis aux travaux forcés, les pagodes transformées en porcheries ou en dépôts de munition. Des clercs musulmans ont été exterminés, des fidèles obligés à manger du porc. Les chrétiens, en majorité des catholiques vietnamiens, ont aussi payé un lourd tribut et l'imposante cathédrale de Phnom Penh toute de béton armé a été réduite en poussière... Après la chute du régime, des missionnaires américains, singapouriens ou sud-coréens se sont implantés dans les camps de réfugiés et ont poursuivi leur

œuvre dans ces régions frontalières à la Thaïlande. Même Duch, le directeur du centre de torture S-21, réfugié près de Battambang sous une fausse identité, a embrassé la foi en 1996, converti par le même père LaPel, puis est devenu pasteur avant d'être reconnu et arrêté en 1999. Lors de son procès, c'est le seul des cinq accusés à avoir demandé pardon aux victimes...

Christopher LaPel a cela de particulier qu'il a lui-même été une victime des Khmers rouges : il a été déporté dans le camp d'Im Chaem, où il a vu mourir des proches. Converti en 1979 dans un camp de réfugiés, il a émigré à Los Angeles où il a rejoint l'église baptiste Golden West. Depuis 1992, avec l'association Hope for Cambodia, il a établi cent cinquante paroisses dans tout le royaume. Sur son site web : « Notre vision pour demain : une église dans chaque village et ville. » Im Chaem ne se souvient pas du jeune LaPel, mais assure l'avoir aidé indirectement. « Quand je suis arrivée dans la région, les civils avaient peur des chefs qui étaient plus sévères avec les “nouveaux peuples”. Mais quand j'ai pris le camp en main, l'ambiance s'est détendue », explique-t-elle. Lorsque son chemin croise à nouveau celui de l'homme d'église, elle est en quête de mieux-être. Interviewé par la presse en 2018 au sujet de sa nouvelle protégée, Christopher LaPel déclare : « Im Chaem a traversé toutes sortes de problèmes, sa vie n'avait aucune direction, elle était vide. Elle a réalisé que seul Jésus pouvait lui offrir l'harmonie, la paix, l'amour, l'espoir, et que seul Dieu pouvait lui pardonner ses péchés. » Concernant les péchés liés à l'époque khmère rouge, il rétorque : « Nous ne savions pas si elle était impliquée ou non. C'est entre elle et Dieu. »

Im Chaem nous invite à dîner et nous poursuivons la conversation autour de poissons grillés et de soupes parfumées. Son petit-fils joue à ses côtés, il porte un tee-shirt noir orné d'un christ sur la croix. Son époux revient des champs,

il nous salue d'un hochement de tête et s'assoit à distance pour manger, impénétrable. Grand-mère Chaem, elle, s'est faite plus volubile. « Je cherche la vérité, je ne cherche ni l'argent, ni la reconnaissance, ni à être appréciée ou promue... » Pense-t-elle à la vie après la mort, à l'enfer et au paradis chrétien ? « Je crois que Dieu m'aidera à obtenir la rédemption mais, dans la pratique, je dois faire de bonnes actions avant... » Puis, comme pour se reprendre, elle ajoute : « Ne me blâmez pas, je n'ai pas commis de mauvaises choses. Certains m'ont critiqué, ils voulaient m'abattre. Ils disaient que s'ils me traînaient au tribunal, ils empocheraient plusieurs milliers de dollars, je vaudrais cher ! » De son sac à main, elle tire quelques feuilles de bétel qu'elle cale dans un coin de sa bouche et nous regarde droit dans les yeux lorsqu'elle dit : « Non, je ne ressens pas de regret. Jésus lui-même est mort sur la croix alors qu'il n'avait commis aucun péché. Et la vie a continué... » ■

39

TITA, FRUIT SAUVAGE DE LA « GÉNÉRATION PERDUE »

Son histoire se lit comme un roman, parfois tellement extraordinaire qu'elle peut sembler difficile à croire. Elle est à l'image du Cambodge dans ce qu'il a de plus âpre. **Tita** nous demande de retranscrire seulement le diminutif de son prénom et des prénoms qu'il citera. Il ressemble à Monsieur Tout-le-Monde : taille moyenne, début d'embonpoint, cheveux courts. Son visage rond est un masque changeant, il s'assombrit parfois dans un rictus amer ou s'illumine d'un sourire de défi. Il fait partie d'une génération que l'on dit « perdue » : celle des enfants nés entre 1970 et 1990 qui ont dû pousser dans le terreau sec de la guerre. Chargé de mission dans une ONG locale, Tita parcourt la région de Kampong Spoe, au sud de

Pour en savoir plus
sur les ateliers henry dougier
(catalogues, auteurs, vidéos, actualités...)
vous pouvez consulter notre site internet
www.ateliershenrydougier.com



ateliers henry dougier



@AteliersHD



@ateliershenrydougier